

ARTICLE – REVUE *RELATIONS***Résistance**

Par Brigitte Haentjens

« D'une certaine façon, l'art est une pratique aveugle. Je vois là une possibilité : utiliser le théâtre pour de tout petits groupes (pour les masses, il n'existe déjà plus depuis très longtemps) afin de produire des espaces d'imagination, des lieux de liberté pour l'imagination. Contre cet impérialisme d'invasion et d'assassinat de l'imagination par les clichés et les standards préfabriqués des médias, je pense que c'est une tâche politique de première importance, même si les contenus n'ont absolument rien à voir avec les données politiques. »

Heiner Müller

Depuis vingt ans, la culture québécoise a sombré dans l'océan du divertissement de masse soigneusement préparé et entretenu par de cyniques marchands qui organisent de « grosses » manifestations et récoltent argent, subventions, pouvoir et audience auprès de ceux qui nous gouvernent (ou font semblant). Le critère du nombre de spectateurs ou de visiteurs ciblés par ces manifestations – servies à la sauce culturelle digeste du jour, agrémentée de tous ses produits dérivés (t-shirts, souvenirs, bébélles) – justifie la monopolisation de quartiers entiers, de l'espace public et de l'imaginaire collectif. Les organisateurs, faut-il le préciser, s'enrichissent à titre personnel avec l'aide des deniers publics. Faire de l'argent semble d'ailleurs le seul moteur de cette industrie. Le mot « culture » sert de masque, de façade, de cheval de Troie pour avoir accès aux fonds publics.

Je ne sais pas ce qu'il en est ailleurs au Québec, mais à Montréal, trois ou quatre personnes ont la mainmise sur la culture de la ville et en définissent le contenu et les modalités de consommation. Visiblement, elles l'ont aussi sur l'architecture, puisqu'elles détiennent le pouvoir de faire construire des quartiers de spectacles qui enlaidissent la métropole et ne servent que leurs intérêts, quitte à devoir sacrifier des symboles de la vie passée (comme le défunt Spectrum, magnifique salle de spectacle à dimension humaine).

Pendant ce temps, des manifestations artistiques d'envergure comme le Festival TransAmériques, Les Coups de Théâtre ou le Carrefour international de théâtre de Québec peinent à trouver un financement adéquat et une visibilité à la hauteur de la grande qualité de leur programmation et des fenêtres qu'ils ouvrent sur la création mondiale contemporaine. Cependant, on ajoute d'une façon complètement artificielle à la programmation estivale montréalaise déjà surchargée, un nouveau festival de cirque qui récolte sans compter argent et appui gouvernemental avant même d'avoir fait ses preuves ou justifié sa nécessité.

Il en fut de même d'ailleurs pour le défunt musée Juste pour rire, qui a englouti de façon incompréhensible énormément d'argent et de soutien politique avant de sombrer lamentablement.

Pendant ce temps, le théâtre, la danse, la musique contemporaine peinent à exister dans l'espace public. L'art devient une pratique négligeable et marginale.

Robert Lévesque, dans un article publié dans la revue du théâtre français du Centre national des arts, *L'Oiseau-Tigre*, parle d'*architainment*, un concept développé par Norman Klein qui réunit les termes architecture et *entertainment*. Il vise à « scénariser » l'espace public pour faciliter une consommation culturelle domestiquée, contrôlée, filtrée, surveillée par la police et qui donne aux consommateurs ainsi canalisés en grand nombre l'impression d'un sentiment



Relations no 746
février 2011

d'appartenance : « On vous fait croire que – par le nombre – vous êtes le protagoniste de l'affaire; c'est *votre* festival. Le Quartier des spectacles de Montréal sera le lieu de la quintessence de cette dictature du divertissement », écrit Robert Lévesque.

Bien sûr, le manque d'envergure culturelle de nos gouvernements et de nos députés, qu'on ne voit pratiquement jamais dans une salle de spectacle – sauf au Festival Juste pour rire où ils vont parfois faire les clowns pour gagner de l'électorat – et encore moins dans un musée ou une galerie, explique en partie cela.

Le discours marchand de mise aujourd'hui, qui n'évoque en matière de culture que son impact économique, ses retombées financières ou touristiques, ne fait que mettre en lumière l'absence totale de vision d'un développement culturel axé sur l'art, sa pratique et sa fréquentation. Comment penser faire un pays dans ce néant, cette absence d'idées, cette inculture généralisée? À moins qu'on imagine un pays qui ressemblerait aux manifestations de l'empire Juste pour rire ou de Spectra, un pays où on pourrait errer, une bière à la main, entre deux scènes commanditées par Labatt?

En l'absence de véritable projet national, l'art au Québec devient une verrue presque embarrassante. Nous singeons de plus en plus les modèles culturels américains de consommation sans même nous poser de questions. Nous qui sommes si fiers de notre « exception culturelle », nous bradons notre particularité et notre force en oubliant qu'au cœur de toute culture, il y a d'abord la résistance aux clichés et aux lieux communs.

Alors, oui, comme le propose Heiner Müller, faisons de l'art pour de petits groupes et que ce soit une vraie position éthique et politique et non une posture de désespoir. Œuvrons pour quelques-uns, peut-être, mais affichons une coriacité qui nous distingue et qui agit sur tous.

© Revue Relations/Centre justice et foi. Tous droits réservés. [Crédits](#) | Reproduction autorisée avec mention complète de la source.